



MARIE-PIERRE  
DE CONTENSON

# Immobilités suspectes

ROMAN

Extrait de la publication

carnets**nord**



# Immobilités suspectes



Marie-Pierre de Contenson

Immobilités suspectes

carnets**nord**

© Carnets Nord, 2011  
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris  
**[www.carnetsnord.fr](http://www.carnetsnord.fr)**  
ISBN : 978-2-35536-094-7

# 1

Elle ne sait pas si le clocher sonne la demie de onze heures ou de midi. Le temps n'a plus de sens.

Marion soupire. L'eau clapote près de son cou et éclabousse son visage bruni. Tiédasse.

Rien ne bouge.

La seule animation de cet endroit tranquille du Perche ce sont des sons sourds qui se répercutent sur les collines d'en face. De temps à autre, les voix de ses enfants ou d'Éric se glissent au travers des arbres qui cerclent leur maison.

Leurs dialogues ne parviennent jusqu'à la piscine que sous la forme d'un rap mal articulé. C'est le dixième été de leurs vacances ici et c'est la première fois que la chaleur est si pesante.

Dans une poignée de semaines la nature va dégringoler, s'enfourir, fleurs et feuilles aspirées

par le fond, toute la verdure enterrée pour de longs mois.

Tout le paysage va basculer en sous-sol dans une inversion parfaite et cette sensation de marcher par-dessus cette vie qui reprend son souffle dans les profondeurs de la terre est une des raisons de son horreur de ces mois-là.

L'automne n'est pas la saison de Marion.

Elle a toujours détesté l'époque de la chute des roses et des hortensias décolorés qui se cramponnent à leurs tiges.

Elle n'aime que l'explosion, le superflu, le trop-plein.

Elle est mal à l'aise devant l'austérité de son jardin à l'approche de l'hiver.

Quand le froid pince et que le ciel pleure, elle évite autant que faire se peut de traverser les sous-bois dont la nudité lui fait peur ; et si Éric l'y oblige elle passe en courant, elle qui déteste presser le pas, au travers de ces bataillons de squelettes qui pleurent leurs feuilles et craquent.

Elle fait quelques battements des pieds pour se rappeler qu'elle est dans l'eau, seule, sous un soleil qui brûle. Elle est trop petite pour que ses pieds effleurent la barbe mousseuse du Poséidon aplati sur la mosaïque qui tapisse le fond de la piscine mais elle aime s'installer dans cette



partie-là du bassin, celle où la profondeur dépasse les deux mètres.

Le regard tourné vers la campagne, elle pose le menton par-dessus ses bras repliés sur le grès rose de la plage qui fait le tour de la piscine sur une largeur de deux mètres. Son corps en ape-santeur, elle tourne le dos au bois, au chemin qui vient de la maison, aux portes qui y claquent malgré l'absence de vent.

Elle rêve pendue au fil de l'eau.

Un peu d'eau touche ses lèvres qu'aujourd'hui elle découvre salées. Elle pleure et ses larmes qu'elle ne sentait pas couler jusqu'à présent se mélangent à l'eau chlorée sans bruit.

Ils rentrent tous les quatre à Paris. Après-demain.

Marion n'entend pas les premières notes du concerto pour piano de Beethoven qui sont le signal d'un appel de Jean.

Depuis qu'il est parti en Bretagne avec sa femme, Jean ne lui a pas téléphoné une seule fois ni même envoyé un SMS. Comme d'habitude il disparaît totalement quand il est en vacances avec sa famille.

Les seize jours de silence de Jean ont gâché ses vacances et nourri ses insomnies.

Demain son mois de *farniente* est fini, envolé dans un quotidien dont la répétition la rassurait quand leurs enfants étaient petits mais qui l'assomme maintenant qu'ils sont devenus deux jeunes étudiants.

Elle a envie de râler mais personne ne l'entendra.  
Personne ne l'entend jamais.

Le mois d'août, pendant lequel elle est censée pouvoir se reposer au moins autant qu'Éric, n'a été une fois encore qu'une succession de baignades interrompues par des repas à préparer.

Tout cela après avoir consacré sa matinée à remplir des sacs de victuailles au marché de Bagnoles dont elle a définitivement épuisé le charme pseudo-paysan.

Ses occupations domestiques n'auront pas réussi à la détourner de l'interrogation qui a rythmé chacun des instants au cours desquels elle veille au bien-être de sa famille :

Pourquoi Jean ne lui donne-t-il pas de nouvelles ?

Elle fait et défait la liste des dizaines de réponses contradictoires à cette question et, tour à tour, les trouve absurdes et possibles à la fois. Et toujours douloureuses ou inquiétantes.

Elle est lasse.

Fatiguée quand elle est là, inquiète de ne pas être au bureau, tracassée d'y retourner.

Profondément insatisfaite.

Incertaine.  
Déchirée.

Marion pleure.

Elle n'entend pas le bip lui signalant l'appel de Jean qui se garde de laisser un mot sur sa messagerie.

Il a raccroché.

Marion a un peu plus de quarante ans. Ses cheveux sont depuis toujours coupés en un carré blond, exceptionnellement ces deux dernières années elle cache son regard derrière une frange qui lui dessine en ce moment un rectangle mouillé et sombre sur le front.

Elle ne fait pas un geste pour la repousser en arrière.

Marion a toujours protégé sa peau qui reste très pâle quelle que soit la saison.

Et quoi qu'il adviene elle affiche la silhouette et l'apparence idéales d'une lectrice d'un hebdomadaire féministe et bobo.

Elle planque son émotivité derrière un visage d'adolescente qui ne laisse pas transparaître grand-chose de la violence qui n'est plus maintenant dans le paysage, agité par la tempête mais au cœur de Marion.

C'est sa vie, constate-t-elle avec un certain étonnement, qui est devenue une histoire pleine de tumultes et de confusions.

Enfants, en Bretagne, à Kerdruc, Marion et Virginie se blottissaient dans le même ciré, le grand jaune, celui qui avait appartenu à leur père, et elles se collaient l'une à l'autre pour assister avec des papillons dans le ventre aux rages qui secouaient les cieux bretons.

Agrippées l'une à l'autre, main dans la main, elles ne pouvaient s'empêcher de fermer les yeux quand les foudres déchiraient le ciel.

Dans un même temps, elles éprouvaient une excitation un peu folle devant ce spectacle furieux.

Si elles – on devrait dire il, cet enfant aux bras et jambes multiples, si bien imbriqués que leur couple ne faisait plus qu'un – tremblaient d'impuissance et de petitesse, elles goûtaient tour à tour à ces deux sensations parce qu'elles les savaient passagères.

Nez levés, les deux fillettes savouraient le spectacle ; les nuages qui avancent, leurs claquements, ces étendards mouillés et ces cumulus qui pissaient leurs larmes et vidaient leurs bourrelets et leurs panses en trombes raides juste au-dessus d'elles.

Un jour, le chaton roux de M<sup>me</sup> Bertrand, la voisine, en avait fait les frais ; elles l'avaient vu disparaître dans le caniveau emporté par un déluge grisâtre.

Tout le paysage, le ciel, la mer et les terres éclaboussés par la même fureur, dégoulinait des orages évanouis aussi vite qu'ils étaient apparus, les laissant épuisées, sonnées par le calme revenu.

Ce que les jumelles aimaient par-dessus tout, au-delà de ce déchaînement, était la délivrance qui suivait, la légèreté que le village entier ressentait, aussi libératrice qu'une levée d'écrou.

L'évanouissement de toutes les tensions qui les avaient tenues crispées pendant le temps des rafales était comme une préfiguration du plaisir, l'annonce de sensations qui les chavireraient plus tard.

– Rentrez, les filles ! criait leur mère. Ah ! Je n'aime pas ce temps, non je n'aime vraiment pas ! Ne restez pas dehors avec cette saloperie de tempête !

Dès l'annonce d'une bourrasque, leur mère fermait les volets.

Rappel sombre de la mort du père.

Le pêcheur a perdu pied pendant un grain en mer.

Les eaux glacées l'ont tiré tout au fond par son ciré avant que ses compagnons n'aient pu le sortir de la houle.

Son corps n'avait jamais réapparu, probablement avait-il été avalé par la malchance.

Sa jeune femme, à cause d'une vague un peu trop haute, hérita d'un veuvage, de la solitude, d'une paire de jumelles à élever et, grâce à l'assurance-vie, d'une maisonnette de guingois, aux volets branlants.

Son travail à la conserverie Les Petits Matelots, dont les boîtes bleu ciel étaient dans toutes les cuisines de la région, lui permettait tout juste d'entretenir sa maisonnée.

On louait son courage.

Sans le souligner.

Ici, dans ce minuscule port breton, elle n'était pas la seule veuve de la mer.

Barbotant au creux d'une eau tranquille, Marion se sent moins digne, moins courageuse que sa mère et elle en éprouve une culpabilité bourgeoise.

## 2

- Nicolas ? Tu sais où est ta mère ?
- Non ! Demande à Sophie !

Une voix descend par une fenêtre ouverte :

- Je l'ai vue prendre le sentier de la piscine. Il y a plus d'une heure. Au moins...
- Mais il est déjà midi et demi ! Y a quelque chose de prévu pour le déjeuner ?
- J'en sais rien, va demander à maman !

- J'ai faim ! Quand elle est là-bas elle nous oublie complètement. C'est insupportable ! À propos je vous signale que je ferme la piscine cet après-midi...

... Nicolas ? J'aurai besoin de ton aide ! Une fois que ce sera fait on pourra peut-être déjeuner à nouveau à une heure normale, enfin si votre mère ne trouve pas une autre occupation pour filer ailleurs...

... Depuis quelques jours c'est n'importe quoi... Sophie ? Non rien. À propos, est-ce que l'un d'entre vous sait si Virginie vient passer la journée avec nous ?

Les deux voix répondent en canon :

– Sûrement !

– Bon, notre déjeuner est sauvé ! Elle va apporter une entrecôte ou avec un peu de chance une côte de bœuf du boucher de Bagnoles. Un truc bon, quoi. Tiens, on parle d'elle et j'entends sa voiture ! Pas la peine de descendre, Sophie...

... Tu m'entends ma chérie ?

– Oui papa !

– Tu peux rester dans ta chambre, je m'occuperai du repas avec ta tante. Nicolas ? Quand tu auras le temps, avant les dix prochaines minutes si possible, va voir si ta mère ne s'est pas noyée ! Tu peux rester bavarder avec elle pendant un moment, le barbecue ne sera pas prêt avant une petite heure ! Tu lui diras de ma part que je donne un coup de main à Virginie pour tout préparer.

Nicolas grommelle :

– Bien sûr ! Tu t'occupes vraiment du déjeuner ou bien...

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Rien.



Éric n'écoute pas la réponse, il est beaucoup plus urgent pour lui d'aller à la rencontre de Virginie.

Il se précipite pour ouvrir la porte de la Twingo rouge de sa belle-sœur.

Sophie qui s'était accoudée à sa fenêtre pour parler à son père y reste pour le regarder et dire bonjour à sa tante. Elle les voit d'en haut.

Ils s'embrassent.

Éric penché vers l'avant cache entièrement le corps et le visage de Virginie. Sophie remarque qu'elle détourne sa tête avec le mouvement rapide de quelqu'un qui éloigne une mouche.

Elle lève les yeux vers elle :

– Bonjour ma Sophie. Tu travailles ? Où est ma sœur ?

– Tu pourrais écouter ma réponse avant de te préoccuper de maman ! Enfin ! On ne vous changera pas, ta sœur est à la piscine depuis un bon moment. Toute seule... Sans personne pour l'embêter.

Blanche n'est toujours pas revenue ?

– Non, elle est encore à son stage de danse. Elle a dû bosser tout l'été. Tu sais que la rentrée du Conservatoire se fait les premiers jours de septembre et elle ne veut pas arriver rouillée ;

c'est important qu'elle soit au mieux de sa forme pour redémarrer, la concurrence est rude...

... Bon, je vais voir ta mère !

Son père lui tourne le dos, pourtant Sophie devine qu'il retient sa belle-sœur par le bras.

– Lâche-moi ! Je fais juste un saut pour l'embrasser.

– Tu dis cela et, je le sais, tu ne reviendras pas m'aider ! Je vous connais aussi bien l'une que l'autre. Vous n'avez pas le sens du temps quand vous êtes ensemble, plus personne n'existe, même pas moi !

– Tu es bête. Tu es, bien sûr, notre sujet de conversation principal !

– Reste.

– Quatre minutes ? Fais attention Éric, Marion est intuitive. Elle ne comprendra pas si...

– Alors vas-y mais, promis, tu reviens très vite ?

Virginie file vers le sous-bois, puis change d'avis et revient sur ses pas au petit trot en agitant les bras en direction de Nicolas.

Son père vide le coffre de la voiture.

Sophie aperçoit d'où elle est la tache triangulaire que dessine le T-shirt à rayures bleues et blanches d'Éric glissé dans un bermuda marine un peu trop long pour lui.

Elle est certaine qu'il était en beige ce matin, elle s'était moquée de son large pantalon à pinces pendant le petit déjeuner.

Elle a un instant d'admiration pour la silhouette de son père qu'il travaille depuis des années par des heures de course à pied autour du lac du bois de Boulogne et dans les sentiers des alentours pendant les week-ends.

Le qualificatif qui lui vient à l'esprit quand elle pense à lui est effilé, acéré, plus, plus, bref – bien qu'elle soit gênée de le penser –, elle trouve son père plus... beau, en quelque sorte, que son frère qui traîne au bout de la pelouse qui s'arrondit sur le devant de la maison.

Celui-ci marche dans la direction opposée à Virginie qui cherche à lui parler.

Elle a changé d'idée.

Elle poursuit Nicolas.

Nicolas se déplace lentement, tous s'accordent pour trouver qu'il manque d'énergie mais que peuvent-ils faire ?

Il est douloureux à regarder.

Sophie a l'intuition que le corps de son frère, sur lequel aucun muscle ne se dessine plus, enferme une peine trop lourde pour lui.

Il est gros de quelque chose d'impalpable.

Cette carapace molle et son indolence physique lui sont venues d'un seul coup. Sophie se

rappelle que la silhouette de son frère a changé deux ans auparavant, peu après les premiers beaux jours de juillet.

Depuis cette date Nicolas a un regard trouble et le dos voûté.

De quoi se sent-il responsable ?

Que s'est-il passé ?

C'était juste après qu'il eut obtenu son baccalauréat, de justesse certes, oui, elle en est certaine, c'était avant qu'il n'entre à la faculté de Nanterre pour commencer un cursus d'anglais, décision qui contrarie encore les ambitions que leur père a pour lui.

Nicolas était, à cette époque, très content de son choix.

Or, pour la première fois il mécontente son père.

Cette décision avait aussi donné une couleur nouvelle à leurs relations à tous deux.

Papa qui avait été prévenu de son succès au bac par téléphone oscille, depuis, entre mépris et prudence quand ils évoquent ensemble son avenir professionnel.

Enfin, après des félicitations d'usage, il a fortement marqué sa désapprobation à son fils pour le choix de ses études, à ses yeux l'apprentissage des langues, peut-être parce que lui-même



N° d'imprimeur :  
Dépôt légal : mai 2011  
*Imprimé en France*